

J'ai vu un ectoplasme

Louis Hamelin

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

Pastiches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L. (1992). J'ai vu un ectoplasme. *Liberté*, 34(2), 37–38.

BRAM-LOUIS STOKER-HAMELIN

J'AI VU UN ECTOPLASME*

Ce jour-là, j'étais en train de taper furieusement sur ma petite Underwood quand Igor me dit de regarder par la fenêtre, qu'il en avait reconnu un, ou plutôt, une. Grande, la silhouette éthérée bien campée sur ses talons aiguilles, elle avait le teint pâle comme l'astre lunaire et les cheveux noirs comme la nuit. Ses bas résille laissaient deviner les formes plantureuses de ses cuisses, tandis que ses seins, tels deux oiseaux affolés dans la cage du soutien-gorge, dansaient devant mes yeux. Ah! Dorianne, Dorianne, je t'aimai sur-le-champ, bien que ce jour-là, ce ne fût pas moi que tu vins voir mais mon ami Pierre, ce taureau obtus, tout juste bon à te prendre à la hussarde quand ta démarche chaloupée crie partout que ton cul se languit d'amour.

Ce jour-là donc, tu entras dans la cuisine, brandissant les deux bouteilles de vin rouge achetées en passant au dépanneur. J'attirai à moi le cendrier dont les mégots duquel réclamaient depuis plusieurs jours que je le vidasse, y écrasai le mien, de mégot, et restai là, bouche bée, à contempler cette apparition divine se découplant sur la façade de la prison Parthenais entrevue de ma fenêtre.

Que Pierre ne fût pas à l'appartement, ô Dorianne, tu ne semblas pas t'en formaliser.

— Qu'est-ce que tu écris, ami? me demandas-tu, tournant autour de l'Underwood et faisant claquer les mâchoi-

* Coll. «mon vécu insolite».

res de telle façon que tes deux canines demeurèrent enfoncées dans la lèvre inférieure.

Igor, qui te dévorait des yeux, en oublia de regarder *The Price is Right*. Et moi, eh bien moi, je pris ta main et nous gagnâmes la chambre où nous nous ébattîmes toute la matinée. Quel fol je fus! Avais-je donc oublié que depuis qu'il t'avait connue Pierre avait vu son inspiration prendre le même chemin que son liquide séminal avec le résultat qu'il n'avait plus écrit une seule ligne? Cette nouvelle qu'il portait en lui, qui avait vu en partie la lumière dans les affres de l'enfantement, cette nouvelle, du jour que Pierre te connut, le quitta. Mais cela, je ne voulus pas le voir, car je t'aimai, Dorianne, comme le rubis du vin qui luit au fond de nos verres, comme les particules de poussière qui brillent entre nos draps, comme la vacuité du jour sans toi, ô Dorianne.

De nos ébats, tu sortis regaillardie et, empoignant la queue de la poêle à frire, tu entrepris de faire cuire du boudin. J'étais dégouté, mais tu m'expliquas que, dans les Carpathes où tu naquis, l'usage après l'amour le veut toujours ainsi. Je te crus et, de ce jour, débuta mon malheur. Car tu revins me hanter, Dorianne. Nous nous mîmes même en ménage... que tu ne faisais pas. Tu sortais à la nuit tombée et ne rentrais qu'à la pointe du jour pour t'effondrer entre les draps souillés de notre couche et dormir tout ton saoul jusqu'à midi.

Parce que le tintement têtue de ma petite Underwood troublait ton sommeil, j'ai cessé d'écrire. Mais prends garde, Dorianne, que je n'aie pour autant abdiqué toute intelligence. Sache que je n'en pense pas moins, et que, contrairement à Pierre, l'inspiration ne m'a pas quitté pour des cieux plus cléments. Ma tête est pleine d'histoires et, dès que tu sors, Dorianne, ma muse moirée, me drapant dans ma cape rouge et noire, ah! ah! je deviens le Grand Écrivain Québécois.